

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Hélène Jacques, Karim Larose et Sylvano Santini, Anne-Marie Jézéquel

Claudine Potvin

Numéro 133, printemps 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36694ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Potvin, C. (2009). Compte rendu de [Hélène Jacques, Karim Larose et Sylvano Santini, Anne-Marie Jézéquel]. *Lettres québécoises*, (133), 47–48.



☆☆☆☆

Hélène Jacques, Karim Larose et Sylvano Santini,
*Sens communs. Expérience et transmission
dans la littérature québécoise*, Québec,

Nota bene, coll. « Convergences », 2007, 430 p., 30,95 \$.

Expérience de la littérature

Les jeunes chercheurs existent et ils ont le vent dans les voiles.

Sens communs. Expérience et transmission dans la littérature québécoise est le fruit d'un colloque de jeunes chercheurs et chercheuses en littérature et culture québécoises qui a eu lieu à Québec, en novembre 2004. Cette rencontre se voulait un échange, un dialogue, ce dont témoigne *Sens communs*.

Les directeurs du collectif, Hélène Jacques, Karim Larose et Sylvano Santini, ont retenu pour cette publication les communications jugées les plus significatives, auxquelles ils ont ajouté quelques contributions représentatives de la recherche actuelle.

LES NOUVELLES VOIX

Se trouvent réunis ici dix-huit essais, dix-huit articles représentatifs des nouvelles voix/voies de la recherche en littérature québécoise.

Heureuse initiative certes que ce défi et ce pari que se sont imposés ces jeunes académiciens. Dix-huit étudiants et professeurs témoignent de leurs recherches universitaires et interrogent l'expérience du littéraire et la transmission des textes et des idées. Une dizaine de ces jeunes chercheurs poursuivent des études doctorales, cinq autres travaillent à des projets postdoctoraux alors que quelques-uns enseignent en tant que chargés de cours ou à temps plein, et ce, au niveau collégial ou à l'université.

DE LA TRANSMISSION

On lira dans l'introduction que :

[...] il en est de la lecture des œuvres comme du reste. Rien ne la préserve du silence : pour s'y couler, elle n'aurait qu'à se rendre inaudible, qu'à organiser son invisibilité. Pratique courante. De toute évidence, ce n'est pas le parti que prennent les auteurs des textes réunis dans ce collectif. Sans concertation ni préméditation, ils manifestent et soulèvent tous une inquiétude face à la possibilité même de l'expérience du littéraire et cherchent, à partir d'angles très différents, à proposer des formes inédites de legs et de transmission.

Transmission s'entend ici dans le sens de passage, de circulation du passé au présent, de la critique à la théorie, de la représentation à l'actuation, de la lecture à l'écriture. Contact, engagement, ouverture, fraîcheur, intelligence du verbe.

Ouvrage disparate, bien sûr. Or, malgré le mélange et la diversité, Jacques, Larose et Santini reconnaissent quatre lignes de force ou quatre parties dans les études proposées : 1. l'expérience du littéraire (expérience comme art de dire, continuité d'un savoir, traces, vues par Santini, Boisclair, Jacques, Rivard, Larochelle) ; 2. le rapport au poétique (modes d'énonciation-tonalité, hymne, éloquence, articulés par Bourgault, Sainte-Marie, Léger, Bernier) ; 3. les multiples écritures de l'histoire (histoire et institution littéraires selon Cellard, Roy, Giguère, Bissonnette) ; et 4. les lieux communautaires (l'expérience en tant qu'épreuve du réel sous la plume de Laforest, Oprea, Bouchard, Jalbert). S'arrêtant tantôt à Saint-Denys Garneau, à Laure Conan et à Jean Lemoyne, tantôt à Paul-Marie Lapointe, à Jacques Brault, à Réjean Ducharme ou à Lise Tremblay, ou encore à Claude Gauvreau ou à Mordecai Richler (l'énumération n'est pas exhaustive), il va de soi que ces commentaires critiques présentent un certain effet d'éparpillement et une certaine inégalité. Néanmoins, à part les quatre volets signalés plus haut, l'intérêt de ces travaux réside dans l'originalité et la pertinence des approches.



Sans se perdre dans un jargon théorique trop lourd, les auteurs font preuve d'une connaissance aigüe de la critique et d'un travail d'analyse textuelle rigoureux. En effet, un aspect stimulant renforce également l'unité de l'ouvrage. Une question adressée à chaque auteur sert d'invitation à approfondir son texte et à situer sa recherche dans le contexte des études québécoises. Ces questions et réponses fournies à la fin de chaque article obligent bien souvent à repenser, parfois à revoir ou à relire l'analyse originale dans une nouvelle perspective. C'est aussi le lieu où s'amorce le dialogue souhaité par les directeurs de la collection. *Sens communs* annonce donc une suite prometteuse pour l'évolution de la recherche en littérature québécoise.

Sans se perdre dans un jargon théorique trop lourd, les auteurs font preuve d'une connaissance aigüe de la critique et d'un travail d'analyse textuelle rigoureux.

Sans se perdre dans un jargon théorique trop

lourd, les auteurs font preuve d'une connaissance aigüe de la critique et d'un travail d'analyse textuelle rigoureux. En effet, un aspect stimulant renforce également l'unité de l'ouvrage. Une question adressée à chaque auteur sert d'invitation à approfondir son texte et à situer sa recherche dans le contexte des études québécoises. Ces questions et réponses fournies à la fin de chaque article obligent bien souvent à repenser, parfois à revoir ou à relire l'analyse originale dans une nouvelle perspective. C'est aussi le lieu où s'amorce le dialogue souhaité par les directeurs de la collection. *Sens communs* annonce donc une suite prometteuse pour l'évolution de la recherche en littérature québécoise.

PRENEZ NOTE

Lettres québécoises déménage

LA NOUVELLE ADRESSE :

C.P. 48058, succursale Bernard
Montréal (Québec) H2V 4S8

Tél. : 1-866-992-0637

Courriel : info@lettresquebecoises.qc.ca



Anne-Marie Jézéquel, *Louise Dupré. Le Québec au féminin*, Paris, l'Harmattan, 2008, 270 p., 24,50 €.

La mémoire des lieux

“Tout comme elle” : l'espace littéraire de Louise Dupré.

Anne-Marie Jézéquel a publié aux Presses de l'Harmattan cette étude intitulée *Louise Dupré. Le Québec au féminin* avec un avant-propos de Karen L. Gould. Quel bonheur que de recevoir enfin un ouvrage critique sur l'ensemble de l'œuvre de Louise Dupré. L'importante production de l'auteure québécoise (huit recueils poétiques, deux romans, une douzaine de nouvelles, deux textes dramatiques, de nombreux essais critiques) mérite qu'on s'y attarde non seulement pour la quantité, mais davantage pour la profondeur, la saveur et le dynamisme de l'écriture. Sans aucun doute, ce livre a l'avantage d'offrir un commentaire critique sur tous les textes de Louise Dupré, de *La peau familière* à *Tout comme elle*.

ESPACES PLURIELS

Jézéquel s'intéresse tout particulièrement au fonctionnement des espaces dans l'écriture de Dupré, thème qui n'a pas fait l'objet de nombreux travaux jusqu'à présent ; son exploration jette un nouveau regard sur son œuvre. D'une part, Jézéquel s'attarde sur les lieux urbains et ruraux, réels ou fictifs, intimes et publics (nature, saisons, paysages) qui traversent le poétique et le narratif. D'autre part, *Louise Dupré. Le Québec au féminin* examine les espaces subjectifs (corps, femme, famille, langage) et autres (altérité, voyage, déplacement, mémoire) ainsi que l'éthique et l'esthétique de l'écriture comme lieu.

QUE DIRE DE L'ÉCRIVAIN ?

Tout ce travail est extrêmement intéressant, mais il est malheureusement teinté de généralités et de clichés. Dans son introduction, Anne-Marie Jézéquel propose quelques considérations historiques et biographiques. Le retour sur l'année de la femme (1975) et sur le mouvement féministe des années quatre-vingt demeure toutefois assez élémentaire, voire superficiel, et ne donne lieu à aucune discussion ni même à une véritable connexion avec le texte de Dupré. Il y a dans ces remarques un effet de répétition sans relecture. Par ailleurs, Jézéquel s'enferme dans des commentaires qu'il y aurait lieu d'expliquer davantage, surtout compte tenu du fait que l'ouvrage s'adresse en grande partie à un public de lecteurs québécois. Lorsque Anne-Marie Jézéquel remarque que « par son éducation et son milieu, Dupré maîtrise parfaitement la langue française » et que, « contrairement à beaucoup d'auteurs,

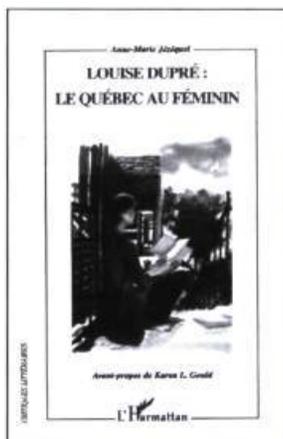


LOUISE DUPRÉ

[elle] n'utilise pas d'expressions québécoises ni dans sa conversation ni dans ses écrits » (p. 26), n'est-on pas en train de confondre joul, langue québécoise et un soi-disant français international ? Évidemment, nous nageons alors en pleine utopie. Jusqu'à quel point cette conception de la langue québécoise débouche-t-elle sur une déviation de la lecture ou tout au moins sur une fausse piste ? « Expression québécoise » ne va pas à l'encontre d'une langue châtiée et n'empêche pas le maniement du langage selon « la tradition humaniste » (p. 28).

LE CORPS THÉORIQUE

Il faut tout de même souligner que l'ouvrage de Jézéquel constitue une introduction à l'œuvre de Louise Dupré autant à l'étranger qu'au Québec et un élargissement de la recherche dans le champ de l'écriture et de l'espace au féminin.



Dans un autre registre, Jézéquel offre dans un premier chapitre un synopsis des œuvres de Louise Dupré. Ce « portrait de l'œuvre » consiste en un bref résumé des fictions de l'écrivaine, résumés que Jézéquel reprendra au cours des chapitres suivants tout en développant l'analyse des textes. Le positionnement critique de Jézéquel, mal défini, ouvre trop souvent sur des affirmations gratuites qui, selon moi, supposent une méconnaissance du lieu même de Dupré dans la littérature québécoise. Ainsi, soulignons que ce n'est pas tant que Dupré ait été ignorée par la critique littéraire mais qu'il s'agit plutôt, à un moment donné, d'un certain rapport de l'institution elle-même aux femmes qui écrivent (voir p. 44-45). De plus, affirmer que Dupré « ne fait pas de l'écriture un acte politique » mais socio-culturel (p. 27) est bien mal comprendre le sens du terme « politique » et ce qu'il a signifié dans l'œuvre de Dupré et dans la démarche des écrivaines féministes de la deuxième et de la troisième vague, que l'on songe à Nicole Brossard, France Théoret, Louky Bersianik, Madeleine Gagnon, etc. Ce manque de vision et de fondement théorique se retrouve dans l'analyse critique des textes essentiellement descriptive et thématique, analyse qui ne renvoie que superficiellement au contexte théorique sous-tendant l'écriture de Dupré. Dans « L'espace du corps » (chapitre III) par exemple, Jézéquel ne renvoie qu'à cinq références pour développer son sujet alors que les concepts de corps-texte, désir, sexualité, etc., ont été abondamment traités par les théoriciennes féministes. Certaines lectures lui auraient permis d'éviter de penser l'érotisme en termes de vulgarité et de mauvais goût. En effet, que signifie un passage comme celui-ci : « Dupré nous livre, avec raffinement, des scènes érotiques où les narratrices se dévoilent sans tomber dans le mauvais goût » (p. 107) ? Encore faudrait-il définir le goût.

Il manque donc à l'ouvrage en question une théorie du genre et de l'espace au féminin qui permettrait d'évacuer des opinions de ce genre au profit d'un examen formel du texte. Une meilleure division de la section « Ouvrages cités » de la bibliographie entre la critique de Dupré et la théorie aurait permis de le constater. Il faut tout de même souligner que l'ouvrage de Jézéquel constitue une introduction à l'œuvre de Louise Dupré autant à l'étranger qu'au Québec et un élargissement de la recherche dans le champ de l'écriture et de l'espace au féminin.